

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Du 10 avril 1903, 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

SOMMAIRE.

L'ABELLE DE DEMAIN.

Végétal bizarres. Leon XIII et le Centenaire de Carpinello. L'ouvrier de Piquis. L'Escadron fantôme. Double mariage. Le Calvaire d'Agnes, feuilleton de dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

LES CREVASSES.

Décidément — nous sommes bien obligés de l'avouer — la Basse Louisiane n'a pas été heureuse, cette année, dans sa lutte contre les grandes eaux qui la menacent, chaque printemps. Malgré l'héroïsme dont ont fait preuve presque partout nos valeureux habitants, après tant de dépenses faites avec autant d'âpres propos que d'intelligence, après tant d'améliorations qui devaient aboutir à de glorieux résultats, nous pensions en avoir fini avec toutes les catastrophes du passé; il n'en est rien.

Les levées qui avaient été l'objet de tant de soins, ont cédé presque partout. Aussi, aperçoit-on des symptômes de découragement jusque dans les esprits les mieux trempés.

On les a comptées avec une triste complaisance, ces crevassees se sont déclarées sur les bords du fleuve, le long des bayous, au-dessus et au-dessous de la Cité du Croissant, en dépit de tous les efforts.

Elles sont jusqu'à un nombre de seize, dont quelques-unes ont atteint des dimensions énormes.

Il ne s'agit pas seulement ici des levées appartenant à des particuliers et échappant en tout ou en partie au contrôle de l'Etat, mais de crevassees qui sont sous le contrôle direct de nos autorités d'Etat, ce qui prouve que ces dernières se sont trouvées aussi impuissantes que les simples citoyens contre l'invasion du mal.

Impossible de s'en prendre à l'ignorance des uns, à la négligence des autres. Les planteurs frappés sont des hommes de valeur, ayant la parfaite connaissance de leurs véritables intérêts et doués d'une rare vigilance.

Ce qui donne une juste idée de l'étendue du mal, c'est que des crevassees considérables qui avaient été déjà fermées avec peine se sont rouvertes au moment où l'on croyait s'en être rendu maître.

La Nouvelle-Orléans vient de remporter une victoire en échappant à une crevasse, et il est bien heureux qu'il en soit ainsi parce qu'elle attire dans le moment les regards émerveillés de l'Union et, dès à présent, notre métropole porte le titre glorieux de "Ville des Conventions".

Voici venir la plus importante de toutes, celle des Manufacturiers, puis, celle des Vétérans Confédérés, celle des Machin-

tes, et une dizaine d'autres qui vont entretenir le mouvement parti-sous, pendant un long mois. Personne n'ignore plus le chemin de la Nouvelle-Orléans. Mais nous payons bien cher tous ces honneurs et la nature, après nous avoir traités en enfants gâtés, se montre bien cruelle à notre égard.

Quand donc nous rendra-t-elle la tranquillité et surtout la sécurité, source de toute prospérité pour une grande communauté comme la nôtre?

Emeutes et Grèves en Russie.

Il n'est pas d'observateur, si peu sérieux qu'il soit, qui ne reste étonné devant le spectacle étrange qu'offre la Russie depuis nombre d'années.

Aux yeux des esprits libéraux, le peuple russe n'existait pas. Il était par lui-même incapable de penser et d'agir. Il n'y avait, dans tout l'Empire, qu'une seule autorité, qu'une seule pensée, qu'une seule volonté — celle de l'Etat. Tout émanait de lui et se concentrait en lui. C'était là même, au dire des conservateurs, tout le secret de la puissance irrésistible dont il jouissait.

Etant donné à la tête de cette nation un esprit supérieur, et pouvant accomplir les plus grandes choses, sans aucun obstacle, il y avait bien de ce côté-ci de l'Atlantique un peuple nouveau, qui avait grandi avec une rapidité stupéfiante et semblait appelé à une magnifique avenir; mais — toujours suivant les conservateurs, il avait eu le malheur de se constituer en République. L'autorité suprême ne pouvait se manifester sans rencontrer partout des obstacles insurmontables.

Ses grands vices actuels étaient le fruit du hasard et de la surprise. Elles ne dureraient qu'un temps et la force resterait naturellement, fatalement à la puissance représentant l'unité de la pensée et de l'action.

Ces deux puissances, ajoutées, tendaient à s'emparer de l'Empire du Monde. Avant longtemps elles se heurteraient et la victoire resterait nécessairement à l'autocratie unie contre la démocratie divisée et obligée d'éparpiller ses forces à droite et à gauche.

Tel est le problème qui se pose aujourd'hui devant les esprits sages, et nous devons avouer que tous les événements qui se déroulent sous nos yeux viennent condamner les conservateurs et font pressager l'éclatant triomphe de la démocratie.

Le Tsar ne peut plus faire un pas dans un sens ou dans l'autre, tenter une réforme quelconque, sans soulever de terribles oppositions.

Nous ne pouvons plus ouvrir un journal sans y trouver le récit de quelque émeute d'étudiants, de quelque grève d'ouvriers; et toutes ces choses étranges se passent, non pas sur les frontières de la Russie où ont pu se glisser furtivement les idées révolutionnaires des autres grands Etats de l'Europe centrale, mais au cœur même de l'Empire; non plus au milieu des écoles, mais dans les ateliers.

La grève aujourd'hui déserte les villes, petites et grandes, de la Russie, devenue un des grands centres de la révolution, non seulement politique, mais aussi et surtout économique.

On reste confondu en lisant dans les journaux les récits de émeutes sanglantes qui se succèdent rapidement dans les villes manufacturières de la Russie. Le temps n'est plus où l'on pouvait y chercher refuge contre les soulèvements populaires. C'est de la Russie aujourd'hui que nous vient la Révolution.

Saitapharnès s'amuse.

Il faut l'avouer, le nom de Saitapharnès avait cessé d'être célèbre, dit André Beauvier dans le "Journal des Débats".

D'innombrables générations d'hommes, depuis le décès du personnage, naquirent, vécurent et moururent sans avoir seulement soupçonné que le moindre Saitapharnès eût existé jamais. Et nous-mêmes, gens du vingtième siècle à son début, nous vâquions à nos petits tracasseries journalières, à nos divertissements, voire à nos loisirs, comme si Saitapharnès n'était point encore sorti du monde des possibles irréalisés. Attentifs à des gloires plus récentes et qui seront peut-être moins durables, nous vivions dans l'oubli de cet homme qui eut une tiare.

Mais, soudain, voici que le nom de Saitapharnès éclate, avec un fracas de bien saisissante actualité. On le répète, on le ressasse. Il est en "manchette" dans les journaux. Saitapharnès est l'homme du jour!

Qui est-ce?

Le soudaineté de sa renommée étonne, émerveille. Un apôtre? Quel crime a-t-il commis? Ah! quel beau crime de passion fanabotterne, chevaleresque et ardente!

Car il n'y a guère qu'un beau crime qui, du jour au lendemain, vaille à son auteur une telle célébrité magnifique. Assurément, ce nom, qui fait ainsi son entrée radieuse dans la faveur du public n'est point un poète aux chants subtils; le cher Paris ne se retournera pas pour si peu.

Ingénieur Saitapharnès, l'a-t-il bien soignée, sa publicité! D'ailleurs, il serait injuste de le confondre avec un vulgaire intrigant. Il a toujours ceci pour lui, de n'apparaître point comme un ambitieux pressé.

Mais il savait, Saitapharnès, que l'on n'est pas un grand homme pour son valet de chambre, que l'on n'est pas un très grand pour ses contemporains. Les contemporains sont jaloux, malveillants; et puis, ils vous ont vu, bipède analogue à eux; il n'est pas facile de leur imposer! Tandis que la postérité à mille gentillesse. Elle n'est point exigeante; elle vous fait une notoriété sur la simple révélation de votre tour de tête.

Quel fut le tour de tête de Saitapharnès? Dans quelle catégorie de crimes M. Lombroso le rangerait-il? Ah! quel voilà de passionnantes questions et bien de nature à nous troubler!

Le couvre chef d'un grand homme est-il authentique ou ne l'est-il pas? C'est aux antiquaires de le dire. Seulement, ils ne sont pas d'accord là-dessus. Attendons-nous qu'ils soient arrivés à des conclusions certaines? Non, non, pas un instant nous ne voulons attendre. Chacun de nous a son opinion. Point de scepticisme! Et fois même de la tolérance! Le doute nous est insupportable: la tiare est authentique, la tiare est fautive. Elle est authentique ou fautive, mais elle est ceci ou cela certaine-

ment. Donc, soyons catégoriques, puisque les sceptiques seuls sont sûrs de n'avoir point raison.

Il y a deux écoles, il y a deux partis: — il y a une "affaire"! Une majorité s'organise, un "bloc". Une minorité fait de son mieux pour n'être point étouffée. Tamulte, cris. Approbations à gauche. Protestations à droite. Politique, en somme.

Des fonctionnaires seront mis en suspicion, couverts par leurs supérieurs hiérarchiques, découverts par leurs ennemis. Des interpellations soulèveront nos grandes Assemblées nationales, et des pupilles législatifs rythmeront, sur l'air d'un forcé cake-walk, les dires d'un ministre.

Et... Saitapharnès aura — un peu plus — divisé la France.

Et le fantôme de ce Saitapharnès, qui peut-être, sa vie durant allait tête nue à la promenade, se réjouira méchamment....

LE Nouveau Campanile

Le 25 avril prochain, fête de Saint-Marc, aura lieu, à Venise, et, probablement en présence du roi Victor-Emmanuel, l'inauguration solennelle des travaux de reconstruction du Campanile vénitien.

Il va être reconstruit exactement dans sa forme primitive, sous la direction de l'architecte milanais, Beltrami. Les travaux de reconstruction coûteront à peu près deux millions. Dire qu'on posera le 25 avril, la première pierre serait inexact, puisque les anciennes subsistent, et que les architectes Bouvi et Beltrami ont été d'accord pour constater qu'elles n'avaient pas bougé d'un millimètre. On se contentera, par excès de précaution, de les entourer d'une solide palissade en pilotis, dont le premier pieu sera planté le 25 avril.

Les travaux de déblaiement des débris et de déchaussement des fondations ont valu d'assez curieuses découvertes à la science archéologique. On a trouvé des monnaies de la première moitié du cinquième siècle, des vases en terre cuite commune et des fragments de récipients datant du Moyen Age, à parois verticales, dont la forme indique encore assez nettement l'imitation de la poterie de l'époque classique; une coupe en terre ordinaire qui a exactement la forme des coupes argurales de la République romaine.

Mais la trouvaille la plus curieuse est une coupe en verre haute d'environ 15 centimètres, large de 10 à l'orifice. C'est un calice en entonnoir, à pied circulaire, d'un verre transparent et très mince que décorent des émaux polychromes d'une richesse, d'une pureté et d'une noblesse de ton surprenantes. Le contour du pied, relevé en cordon, est orné, dirait-on, d'un ruban jaune, enguirlandé de feuilles vertes. De l'étranglement, où le verre plein sert de soutien au calice, descend sur le pied un feuillage décoratif rouge clair et bleu turquoise. Un peu au-dessus de cet étranglement, deux dauphins sont incrustés dans le calice, lequel est malheureusement ébréché dans sa partie supérieure.

Les savants vénitiens attendent pour fixer un âge à ce curieux échantillon de la verrerie vénitienne qu'une enquête discrète, dont s'est chargé l'ambassade d'Italie, révèle si M. Elina Mayence ne formule aucune prétention sur l'objet.

Train arrêté par les sauterelles.

Le journal égyptien "Les Pyramides" donne des détails curieux sur le train parti de Djibouti le 13 février dernier, qui a été arrêté deux fois en cours de route par des masses de sauterelles.

Sur les rampes, après le pont de Chebelé, entre le kilomètre 25 et 26, les roues d'une puissante locomotive neuve à quatre essieux couplés ne pouvaient que patiner sur place. La quantité de sauterelles se tassant épaissait était si considérable, qu'une pâte gluante huilait en même temps les roues et les rails.

Les roues de sauterelles tapissaient, ce jour-là, le sol de la brousse, du kilomètre 12 environ jusqu'au kilomètre 90, par nappe d'étendue énorme. Quand elles étaient posées à terre, les sauterelles reconvenaient tout d'une teinte jaune. Les mimosaes devenus verts après les dernières pluies, ressemblaient, sur certains points du paysage, à des genêts d'Espagne parés de fleurs.

On n'a pu se remettre en marche qu'en posant sur les rails du gravier et des petites pierres jusqu'au haut de la montée. On parcourait avec peine 10 mètres à la minute. Tous les agents de la compagnie qui se trouvaient dans les voitures en étaient descendus pour aider le mécanicien à sortir d'embaras.

Sur la forte rampe, après le pont de Holl-Holl, les roues de la locomotive se trouverent tellement empâtées par l'écrasement continu des sauterelles, que la machine, devenue incapable d'avancer, fut entraînée en arrière par la lourdeur du train. Les manœuvres du frein restèrent un moment impuissantes. On reculait avec une vitesse de 30 ou 40 kilomètres à l'heure. Le train n'arriva en gare de Daoueni que vers une heure de l'après-midi, avec un retard considérable.

THEATRES.

TRETE TULANE.

Aujourd'hui, les deux dernières représentations de "Audrey", le triomphe de Miss Eleanor Robinson.

Dimanche, lundi, mardi, mercredi, relâche. A partir de jeudi, représentations extraordinaires de Joseph Jefferson, le plus illustre artiste de la scène américaine et, pour les Louisianais, presque un compatriote.

J. Jefferson fait sa rentrée sur la scène avec "Rip Van Winkle".

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, au grand regret de tous les amateurs, l'excellente troupe du Grand Opera House achève la brillante série de ses représentations de la saison.

Demain, dimanche, en matinée, première apparition de la Bijou Musical Comedy Co., qui commence une saison de quatre semaines.

Comme l'indique le titre que l'on a donné à cette troupe, la musique tient une grande place dans ces représentations.

Nous reviendrons demain sur cet intéressant sujet.

THEATRE CRESCENT.

Impossible pour un théâtre, de terminer plus gracieusement le carême que par la charmante pastorale, "Sweet Clover". Impossible d'ouvrir la semaine de Pâ-

ques plus brillamment qu'avec le "Prisoner of Zenda," le drame le plus populaire de notre époque.

Si jeune qu'elle soit encore, cette pièce a remporté plus de succès que bien d'autres qui ont un demi-siècle de vogue.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Il y a tant de variété dans les programmes de l'Orpheum que l'on ne sait souvent à quelle pièce il faut donner le premier rang, à quelle scène accorder la palme. N'importe, nous citons à tout hasard les scènes magiques de Hurd, les prodiges d'adresse de Untham, l'homme sans bras, et les danses ravissantes de Lola Yberri.

Demain, il y aura un changement presque complet de spectacle.

DEPECHEs Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

La dépêche de l'amiral Higginson.

Washington, 10 avril.—La dépêche chiffrée reçue par le ministère de la marine hier soir concernant l'explosion d'un canon sur l'Iowa a été déchiffrée ce matin. Elle était de l'amiral Higginson et disait:

"Le canon à culasse de 12 pouces de l'Iowa a éclaté dans la tourelle; trois tués, quatre blessés."

Suivaient ensuite les noms donnés dans la dépêche d'hier soir.

Bruit démenti.

Washington, 10 avril.—Sous la meilleure autorité on nie à Washington le bruit du maire de New York, M. Seth Low, ait jamais été pris en considération pour l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

Les condoléances du gouvernement.

Washington, 10 avril.—Le sous-secrétaire Darling, faisant fonction de secrétaire de la marine, a envoyé le télégramme suivant au contre-amiral Higginson, commandant de l'escadre du nord de l'Atlantique à Pensacola:

"Veuillez transmettre aux officiers et hommes de l'escadre la sincère sympathie de l'administration pour la perte de leurs camarades dans le triste accident à bord de l'Iowa."

Signé: D. DARLING.

Inspection terminée.

Washington, 10 avril.—Le contre-amiral Bradford, chef du bureau des équipements, est revenu aujourd'hui d'une tournée d'inspection dans le sud. Il a visité les propriétés navales à Port Royal, à Charleston, à Pensacola, à Dry Tortugas et à la Nouvelle-Orléans. Il fera des recommandations sur les travaux à exécuter à ces points.

Signor Mascagni interviewé.

Paris, France, 10 avril.—Le "Temps" publie aujourd'hui une interview de Signor Mascagni, le compositeur italien arrivé hier de New York.

Mascagni dit qu'on lui a offert de fortes sommes pour des concerts particuliers à des clubs et des résidences en Amérique, mais qu'il a repoussé ces offres comme n'étant pas dignes d'un artiste.

Il attribue en grande partie ses mésaventures au refus de donner des concerts particuliers.

Dans les Balkans.

Salonique, Turquie d'Europe, 10 avril.—Les habitants de quelques villages du district de Petrich se sont révoltés.

Trois cent cinquante soldats turcs ont engagé le combat avec les insurgés.

Des renforts sont partis de Salonique pour la scène des troubles.

Rumeur d'un complot contre le roi Alexandre de Serbie.

Vienne, Autriche, 10 avril.—La rumeur d'un complot contre la vie du roi Alexandre de Serbie est apparemment confirmée par des dépêches particulières reçues à Budapest et d'après lesquelles un attentat contre le roi était projeté pour dimanche prochain.

Le complot a été découvert et cinquante personnes soupçonnées de complicité ont été arrêtées. On s'attend à d'autres arrestations.

Des rapports officiels de Belgrade disent que la rumeur n'est pas fondée, mais on croit que le récent coup d'état du roi Alexandre a été hâté par la découverte du complot.

L'appui des socialistes allemands.

Berlin, Allemagne, 10 avril.—Un agent des grévistes hollandais est à Berlin pour obtenir l'appui des socialistes allemands.

Les leaders socialistes demandent un appui financier. Ils avertissent aujourd'hui de ne pas envoyer les contributions par la poste en Hollande, et recommandent l'envoi de l'argent à un comité de Berlin qui enverra les sommes recueillies par un messager.

Les ouvriers des docks de Brême et de Hambourg sont informés que des efforts sont faits pour envoyer à des ports allemands des cargaisons destinées à la Hollande, au cas où les syndicats des ports hollandais adopteraient le plan de les refuser.

Le "Vorwaerts" dit que le service de la maille sur le territoire hollandais est irrégulier.

Ventes inscrites au bureau d'inscriptions.

Emile J. Bertheaud à Edgar F. Bertaun un terrain borné par les rues Dublin, Quatrième, Madison et Zimble, \$1,200.

Mme E. E. Miller à Mme Marie Thibaut un terrain borné par les rues Rempart, St. Claude, Quartier et Bayou, \$7,500.

Bernard Savre à Mlle Marie C. Clémentine, un terrain borné par les rues Quartiers, Royale, Bourbon et Hospital, \$200.

B. N. Hamilton à Jos. Bertucci, une portion de terre bornée par les rues Magasin, Constance, Camp et Austerlitz, \$300.

Francis J. Owens à Thos. J. Kilbride, un terrain borné par les rues Thalle, Melpomène, Howard et Freret, \$600.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE

VI

LE PACTE.

Suite.

Depuis ce temps, il y eut quinze ans de cela en septembre dernier, la pauvre marquise pleura toujours son fils et n'a pas encore perdu tout espoir de le retrou-

ver. — Ça commence comme un feuilleton, observa le Blondin.

— C'est un drame!

Or, j'ai d'excellentes raisons de croire l'enfant de la marquise mort depuis longtemps, en tous cas incapable de connaître jamais sa mère, si toutefois il existe encore.

Si vous êtes habile, vous devriez ce fils abandonné, où plutôt vous prendrez sa place.

— Mais, objecta le Blondin, serai-je physiquement à la hauteur du rôle?

— Je le crois, et c'est justement ce qui m'a fait songer à vous pour le remplir, car ce détail est très important.

Je vais maintenant vous apprendre tout ce qu'il vous est nécessaire de savoir pour réussir.

Et don José se mit à parler longuement d'une voix étouffée, penché vers son interlocuteur.

Enfin il se releva, examinant d'un œil scrutateur la physionomie de son futur complice.

l'oppement de ma combinaison.

Et, de nouveau, le faux Américain exposa ses projets à voix basse.

— A mon estimation, dit-il, la part de succession du comte Pierre de Sommerense, sur la fortune de son père, doit se monter, en chiffres ronds, à cinq millions.

— Sapristi! un joli chiffre! s'exclama le Blondin, en ouvrant des yeux luisants de cupidité.

— N'est-ce pas?

— Oui, ça me tente. Millionnaire! c'est un état qui m'irait tout à fait!

— Eh bien, je vous fournis les moyens de vous procurer les millions, à cette seule condition que vous les partagerez loyalement.

— Oh! c'est cher!

— C'est à prendre ou à laisser! Vous avez le choix entre la place de Pierre de Sommerense, auprès de la marquise, et la fortune, ou la prison!

ployé, repris chez moi par charité, après avoir été renvoyé en première fois pour vol.

Ceci me serait facile à prouver, j'ai des témoins.

Je suis, moi, don José de Mendoza, riche banquier, dont la fortune est connue; je possède un hôtel magnifique aux Champs Elysées. Comment aurais-je pu songer à faire de vous un complice!

On dirait tout simplement que vous voulez vous venger de votre patron, en inventant une histoire dont il n'existe nulle preuve.

En écoutant, le Blondin réfléchissait profondément.

Il se tenait la tête basse, comme s'il pesait en lui-même le pour et le contre de l'aventure assez compliquée dans laquelle le poussait l'Américain.

Les profits, il les percevait nettement; mais les risques à courir ne lui apparaissaient pas aussi précis, et cela l'inquiétait.

Pourtant il devait y en avoir! Il releva la tête pour demander:

— Jusqu'où patron, vous m'avez parlé des avantages de l'affaire, mais non des risques.

pas.

— Ce qui signifie combien de prison?

— Trois ou quatre ans au plus. — Ce serait pour rien.

Et si Paris valait bien une messe, deux millions et demi valent bien trois ans de Mazas!

— Alors vous acceptez? demanda don José, en fixant sur son interlocuteur un regard scrutateur.

— J'accepte.

— Il va sans dire que jamais vous ne devez parler de moi; même si le malheur voulait que vous soyez arrêté.

— Je n'en parlerai pas, je vous le jure!

— D'ailleurs, vous y auriez tout avantage.

par votre histoire.

Si certaines questions vous embarrassent trop, vous pouvez les éluder en prétendant que peu de jours après votre abandon à Marseille, vous fîtes atteints d'une fièvre typhoïde qui vous fit perdre en partie la mémoire.

— Excellente ressource.

Enfin, montrez-vous réservé, très doux, un peu sentimental, et pleurez un peu.

D'ailleurs, les circonstances devront vous inspirer, mieux que je ne saurai le faire en ce moment.

Pénétrez-vous bien de votre rôle, entrez dans le peau du personnage, et allez y hardiment, sans hésitation et sans crainte.

— Encore un détail, repit vivement le Blondin en se levant pour se préparer à prendre congé.

— Dites!

— Si je réussis, comment pourrai-je sans éveiller les soupçons, vous verser votre part sur la succession qui pourrait m'échoir?

suivant la façon dont il voudra opérer.

Je vous recommande seulement de me tenir au courant des moindres événements, de me consulter en tout et pour tout, de près ou de loin.

— Naturellement.

— Lorsque vous viendrez ici, car il ne faut plus reparaitre rue Laflitte, vous y serez annoncé, jusqu'à nouvel ordre, sous le nom tout simple de M. Pierre.

— Bien, c'est entendu.

Puis, sans vergogne, le Blondin tendit audacieusement la main au faux Américain.

— Alors, à bientôt.

— A bientôt, répliqua de Mendoza, ne pouvant éviter de prendre la main tendue.

Il ajouta seulement, pour corriger ce que l'audace de son complice avait de prématuré.

— Souvenez-vous toujours que je reste le véritable maître de la situation.

— J'ai compris.

Sur cette conclusion laconique, le Blondin se retira l'air sérieux et digne, refoulant difficilement en soi une envie folle d'éclater de rire et de sauter de joie.

Dans son cerveau surexcité, des millions dansaient en sarabande.

Il ne songeait pas un instant à l'ignominie de son rôle, non plus qu'à la caualité de Mendoza.

Les deux misérables coquins se valaient.